

## SOMMAIRE

### NOUVELLES

	Pages
Rachid Mimouni - <b>Notre fureur d'être</b> . . . . .	7
Hocine Mahdi - <b>La révolte</b> . . . . .	15
Toudert Abrous - <b>Un cri dans la nuit</b> . . . . .	23
Arezki Chaïb - <b>Les oliviers sont en pleurs</b> . . . . .	31

### POEMES

Ali Benkhokha - <b>Pour un arbre qui monte</b> . . . . .	39
Talha Kechkouche - <b>Dri</b> . . . . .	41
- <b>Mes muses</b> . . . . .	49
Ah' Boudjedir - <b>Renaissance</b> . . . . .	53
- <b>Donnez moi des mots</b> . . . . .	54
- <b>Révolution agraire</b> . . . . .	55
Mohamed Bouchami - <b>Secret</b> . . . . .	57
- <b>Spleen</b> . . . . .	59
- <b>Premiers rayons</b> . . . . .	61
- <b>Sonnet discret</b> . . . . .	62
Mohamed Attaf - <b>Droits des peuples</b> . . . . .	63
- <b>Nouvel horizon</b> . . . . .	64
- <b>Exaltation</b> . . . . .	65
- <b>L'aurore d'un matin</b> . . . . .	66
- <b>Lumière des temps</b> . . . . .	68
Rachid Affoun - <b>Mon univers</b> . . . . .	71
- <b>Muse</b> . . . . .	73
Saïd Belabdi - <b>Liberté</b> . . . . .	75
- <b>L'espoir</b> . . . . .	77
- <b>Union et lumière</b> . . . . .	78
Youcef Merahi - <b>Libère-toi</b> . . . . .	79
- <b>Volonté inébranlable</b> . . . . .	81
- <b>La guerre</b> . . . . .	83
- <b>Te deum de la liberté</b> . . . . .	85
Belly Annache - <b>Ma liberté</b> . . . . .	87
- <b>Solitude</b> . . . . .	89
- <b>Cauchemar</b> . . . . .	91
Nadia Gasmi - <b>Le solitaire</b> . . . . .	93
- <b>Liberté</b> . . . . .	94
- <b>Enfant palestinien</b> . . . . .	95
Madani Senoussi - <b>Attente</b> . . . . .	97

## PROMESSES

## AU LECTEUR

Des difficultés techniques ont quelque peu perturbé le rythme de parution de notre revue. Nous faisons cependant de notre mieux pour assurer la continuité de « Promesses », encouragés en cela par les fréquents envois de nos écrivains et poètes en herbe. Nous tenons compte également dans la mesure du possible des suggestions qui nous parviennent de nos lecteurs tendant à améliorer notre publication dans son contenu comme dans sa présentation. D'autre part nous ne saurions assez inviter nos jeunes auteurs à nous adresser leurs œuvres. Ceci est en fait le préalable sans lequel tous nos efforts seraient vains. Notre travail n'a d'autre but que celui de faire de « Promesses » une revue réellement culturelle destinée en premier lieu à favoriser l'éclosion de nouveaux talents et à les faire connaître.

LA REDACTION

## MOTRE FUREUR D'ETRE

**Le navire dansait doucement dans les eaux du port. En face, Alger brillait de toute sa blancheur. Elle semblait s'être mise en fête, comme pour saluer mon départ, ou** pour essayer de me retenir encore au pays du soleil. Il y a exactement un an, jour pour jour, c'était Paris que je quittais : je retournais dans mon pays. J'avais soif de sourires algériens et ries senteurs de jasmin. J'ai retrouvé Alger en fête, éclatante sous le soleil de juillet. Ma mère m'attendait sur le seuil de la porte. J'ai lu dans ses yeux l'oubli et le pardon d'une si longue absence. Ma mère me souriait. J'adore les sourires. Et du fin fond de ma gorge renaissait ma tendresse sevrée par l'exil. Etonnée de me voir si homme, ma mère au front orgueilleux m'ouvrait ses bras et sa demeure, et, triomphante, s'en allait porter la nouvelle aux voisines qui n'avaient jamais cru à mon retour.

— Mon fils est revenu ! Mon fils est revenu ! Mon fils médecin guérira mes anciennes douleurs et mes longues veillées ne seront plus solitaires.

(1) Voir « Promesses » N° 16 et 17

*notre fureur d'être*

J'avais laissé un ami. Je l'ai retrouvé à la première poignée de main.

— Alors, parisien, on retourne au bercail ?

Il portait en lui tout l'enthousiasme et la jeunesse d'un pays libre. Je ne le comprenais pas très bien : il me parlait de Tiers-Monde, de socialisme, de jeunesse militante. Il me faudra sans doute réapprendre à parler.

J'avais laissé une petite fille qui m'apportait ses gâteaux et me racontait d'étranges aventures au jardin de ses chimères. Je lui avais promis une poupée pour mon retour. Mais aujourd'hui, dans mon étrange pays, les petites filles ne cherchent plus de poupées. Croisant leurs petites mains sur leurs seins naissants, elles veulent déjà lutter.

Je l'avais rencontrée un matin dans la rue. Elle avait grandi avec ses cheveux. Elle passa devant moi, tête baissée, regardant le bout de ses pieds.

— Malika !

Elle se retourna, son visage feignant la surprise, mais irafai par un sourire trop vite éclos.

— Rachid ! Tu es revenu ?

Ses yeux dansaient. Petite fille déjà, elle détestait m'entendre lui dire qu'elle avait des yeux de Méditerranée.

— Tu vas rester longtemps ici ?

— Pour toujours. J'ai terminé mes études.

Elle baissa la tête. J'ai souri. Sourit aux hirondelles qui dansaient sur ma tête, au ciel si bleu, au soleil éclatant de santé. Je souriais, perdu dans un rêve au parfum d'oranger, et la brise marine qui caressait mon visage me disait la douceur de renouer d'anciennes promesses. Lointaine, l'irrvpr de cet apatride errant dans les rues prises de Paris : j'ai retrouvé la fille aux cheveux dorés qui par-ta «reaî mes jeux et mes chimères.

Et me voilà aujourd'hui, repartant pour de nouveaux exils, pour de nouveaux oublis. Mon ami m'avait accompagné au port et tentait désespérément de me retenir.

— Encore une fois, Rachid, te voilà déserteur au moment du combat.

Oui, encore une fois, me voilà déserteur au moment du combat. A d'autres les batailles, à d'autres les victoires : je n'aime que les sourires.

— Reste avec nous Rachid. Que penses-tu donc trouver là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée ?

La Méditerranée, si bleue, la mer de mon enfance. Nous avions conclu un pacte, autrefois. J'avais déjà trahi une fois. Moi qui avais fait le serment de ne jamais quitter les bords de la Méditerranée, je me suis retrouvé, jeune encore, dans une écrasante ville, errant dans ses rues grises, à la recherche de la mer introuvable, de mon enfance perdue. La brise marine ne caressait plus mon visage, et, désorienté, je cherchais au fond de mes silences l'écho, de ses murmures. Sûre de sa victoire l'amante délaissée ruminait sa vengeance. Mais au bout de mes errances j'ai trouvé un sourire qui me promettait l'oubli de mon passé, et me proposait un fleuve en échange de ma mer perdue. Un fleuve paresseux, qui, par mille et un détours, semblait vouloir refuser l'échéance finale : le souffle de l'océan a été l'attendait au Havre. Ce sourire m'offrait une nouvelle patrie, un nouveau destin. Et j'ai oublié ma fascinante ville et ses rues de jasmin pour une autre ville, plus fascinante encore. Mais au nom d'ALGE-BIEN, le soiriire s'est éteint. Et ma mer aux mille vagues, ulcérée d'avoir mi être supplantée, ne fut-ce que le temps d'un sourire, par un fleuve indolent, me ramenait, en dépit de sa rage, sur les lieux du serment trahi.

— Pense à ta mère, Rachid.

Ma mère, silencieuse sur le pas de sa porte, et qui regardait s'éloigner po'ir toujours son unique enfant. Elle c;:d avait toujours refusé de se remarier par fidélité au fils absent et qui ne vivait que dans l'attente de mon retour. Ma mère, qui cachait mes lettres au milieu de ses bijoux de jeune mariée. Ma mère me bâtissait des rêves plus grands que les montagnes. Rêves qui se fracassaient du haut des balcons.

- Malika, laisse-moi te dire que...
- Que quoi ?
- Que tu as des yeux de Méditerranée.
- Ce sont ceux de ma mère.
- Ce sont ceux de mon enfance.
- Mais dis-moi Rachid, tu vas repartir ?
- Non, je veux rester ici pour toujours.
- Si l'on devait nous séparer...
- Nous resterons ensemble, car je veux, mademoiselle, par les liens d'un doux hymen, attacher votre destin au mien.
- Votre amour m'honore, monsieur : demandez à mon père.
- Je m'en vais de ce pas...
- Rachid. Rachid. il me vient comme une sourde appréhension.

Le soleil de juillet tentait désespérément de traverser les persiennes closes. La chambre était silencieuse. J'étais tassé sur moi-même dans un coin. Elle reposait sur une natte, recouverte d'un drap blanc. Assise à son chevet, sa mère sanglotait doucement. Elle ne comprenait pas pourquoi sa fille s'est jetée du haut d'un balcon. Et dehors, le «oleil brillait toujours.

— Reste avec nous, Rachid. Tu verras, nous ferons de grandes choses ensemble. Ce pays sort meurtri de sept années de guerre. Pour le reconstruire, nous avons besoin de jeunes bras pleins de sève et de sang, nous avons besoin du sourire et de l'enthousiasme des jeunesses. Te faudra-t-il fuir devant chaque nouvelle difficulté ? Le monde entier ne te suffirait pas. Et ce départ peut-il résoudre quoi que ce soit ?

Mon départ ne saurait en effet résoudre aucun problème. Je cherche simplement l'oubli de ma douleur et de ma haine au milieu de visages étrangers. Je veux pour toujours quitter les rives de la Méditerranée.

— Rachid, tu n'as rien compris à l'histoire, et ton attitude est stupide. Aujourd'hui, toi et moi ne sommes rien. Car dans ce pays brûle un grand feu, et tout fond à l'entour. Au cœur de la flamme, au fond du creuset, prend forme une génération aux inquiétantes ambitions et qui déjà nous inquiète par ses naissantes exigences. Il disséqueront l'Histoire et n'oublieront pas de nous demander des comptes sur l'emploi d'un héritage qu'une autre génération aura si chèrement payé. Ton attitude est stupide. et tu n'as rien compris à l'histoire. Nous ne sommes que les exécutants parcellaires et dépassés d'une apocalypse historique. Trop tôt, ou trop trop tard venus, nous ne sommes que la contingente transition, héritant simultanément d'un passé et d'un avenir confondus. Nous ne sommes rien, malgré notre fureur d'être, et ce temps n'est tsas nôtre qui nous glisse entre les doigts, alors que nous crispions les mains dans le vain espoir de le retenir. Tu peux partir, va, nos douleurs sont autres, et nul ici ne portera ton deuil. Si ce n'est peut-être ta mère.

Ma mère.

— J'ai abîmé mes yeux à tisser le fin burnous blanc de l'inexprimable fiancé. Mais nulles épaules ne porteront l'ouvrage enfin achevé de mes nocturnes veillées, car la fiancée est morte, et mon fils s'en va pour toujours..

Mon ami m'emmerde. Voilà une demi-heure qu'il parle. Je ne l'écoute plus. J'observe le lent balancement du navire, les reflets scintillants de l'eau. Ma valise est *a* mes pieds. Le soleil est magnifique dans ce pays. Je suis instinctivement des yeux les mouvements de son visapre animé. Il s' imagine que je l'écoute. Une fine chaîne en or brille à son cou. Il me revient d'anciens souvenirs.

— Qu'est donc devenue cette petite fille qui te suivait partout autrefois ?

Il s-3 tait brusquement, au milieu d'une phrase, étonné de ma auestion. Je le fixe, attendant une réponse. Il reste silencieux un instant puis détourne la tête. Il regarde ia mer.

— Elle n'est plms là.

Ainsi la petite étoile a quitté le ciel de mon ami pour aller briller ailleurs et prodiguer à d'autres son attachante ciarLé. j'ai eu tort d'en parler. Les jeunes amours résistent rart-.Tient aux déchirements de l'adolescence, cet âge des ré<sup>1</sup>, o'k"-- et des remises en cause.

est morte.

Marie, la petîte enfant de dix ans, au sourire si grand. qui suivait partout mon ami et qui se comportait déjà avec Soute la sagesse d'une personne adulte ? Pourquoi s'est éteinte la scintillante étoile, alors qu'elle avait encore à guider son amoureux sur de longs et difficiles chemins ?

— Il y a longtemps, un jour de décembre, drapeaux en tête, *mn* peuple en colère est descendu dans les rues clamer ses libertés. Débordé de toutes parts, l'ennemi s'est vu perdu. Il ne sut qu'opposer des mitrailleuses *a des* pifiins nues. Et on ramena le soir dans un drap le corps de la petite fille. Il ne me reste d'elle que cette chaîne qui brille à ,<on eou. J'ai eu tort d'en parler. En venant ici. il m'aurait d'abord fallu apprendre l'Histoire. Car, dan? cet étrange pays, chaque objet est un souvenir, chaque souvenir est un serment, chaque serment est un défi. Défi de cette jeunesse enthousiaste, qui, sans prendre le temps de panser ses blessures, dresse devant le monde ébahi ses plans de bâtisseuse de l'avenir, vous accueille en souriant, et vous propose ses promesses, oublieuse de son douloureux passé. Passé où chaque mort est un serment pour les survivants, le serment de réussir en dépit de tous les handicaps, le serment de continuer à sourire en dépit de toutes les souffrances, de tous les souvenirs.

— Nous regardions de loin venir l'ouragan, qui malgré notre attente allait nous surprendre et nous emporter, pêle-mêle en ses premières rages. Désorientés, sans aucune lumière pour guider nos pas, nous avons longtemps tâtonné dans la nuit aveugle, butant sans cesse contre les faux prophètes et les mauvais bergers. Mais au bout de nos errances, nos enthousiasmes affaiblis, nous avons enfin distingué le point du jour, en dépit de tous les voiles tendus. Nous avons alors à la hâte reformé nos rangs disloqués, rallié les égarés et retrouvé nos hymnes et nos sourires, avant la grande sortie, afin que nul ne puisse soupçonner nos anciens égarements. Et nous nous sommes

remis à chanter sous le soleil. Mais chacun de nous porte eo lui le secret irrévêté d'une quelconque vieille blessure. car aujourd'hui, ici, dans ce pays, nul n'a été épargné. Avec le temps, la longue chaîne des voyageurs s'était considérablement amenuisée. Il ne restait plus que deux à [rois personnes.

— Aujourd'hui, ici, dans ce pays, à ton tour, tu as reçu ce baptême de douleur qui te fait immanquablement nôtre, tandis qu'il te ressurgit en mémoire le serment d'autrfois, qu'il ne t'est plus possible de violer à nouveau. Tous les voyageurs s'étaient maintenant engouffrés. On sonnait le rappel des retardataires.

— Alors, Rachid ?

Je regardai ma valise. Elle avait disparu. Tandis que nous étions tournés vers la mer. quelqu'agile larron en aura profité.

— Décemment, je ne peux pas voyager sans valise.

Mon ami a souri et il m'a semblé reconnaître comme un signe de bienvenue, qui venait ou de la ville ou de la mer.

**hocine mahdi**

## **LA REVOLTEE**

*La femme est-elle un objet, une chose spécialement créée pour le plaisir de l'homme ? La tradition la condamne comme telle.*

*Est-ce pour cette raison que les parents ne lui accordent pas les mêmes droits qu'aux garçons, qu'ils la cloisonnent et qu'ils décident librement de son sort sans tenir compte de ses ilésirs et de ses réactions propres ?*

*Combien de filles vivent malheureuses à cause de l'aveugle ipuüT ne pas dire l'imbécile} autorité des parents ?*

*Sans fausse pudeur, une émigrée m'a parlé de ses malheurs. Hélas, des milliers de familles vivent à l'heure actuelle dans sa situation. Bien entendu plusieurs facteurs de tous ordres entrent en jeu mais le principal se découvrira de lui-même au long de cette brève confidence.*

... Je suis l'aînée des quatre enfants qui composent nia famille. Ma mère s'occupait de nous, partageant ses journées entre de multiples corvées dont nous tirions subsistance.

Pendant ce temps, mon père exerçait son métier en France. Il ne rentrait qu'une fois tous les trois ou quatre ans et ne restait jamais plus d'un mois auprès de nous.

Ma mère était vraiment malheureuse. Quant à nous le-> enfants, l'absence du chef de famille creusait un vide autour de nous. Nous ne le connaissions pas assez pour l'aimer, mais il nous manquait quelque chose. Malgré sa tendresse et son dévouement, mère ne meublait pas entièrement notre besoin affectif. J'allais à l'école. A la fin de chaque cours, je rentrais vite à la maison. Mère, dont la santé déclinait au fil des jours, se dépensait sans ménagement afin de nous assurer un minimum de bien-être. Ma présence au foyer soulageait son emploi du temps trop chargé. Mais en coulant, les mois agissaient sur elle à la manière d'un corrosif. Un mystérieux mal la rongait doucement et sûrement. Un matin, je la découvris inerte, seule, sur le lit conjugal. Ce lit où elle n'avait jamais connu de chaleur. Ce lit qu'elle avait si longtemps occupé dans l'amère solitude des veuves.

J'avais seize ans.

En cette douloureuse circonstance, mon père accourut.

Au cours d'un conseil de famille et faute de mieux, il décida de nous prendre avec lui. Il me le fit savoir en ces termes :

— Ta mère est morte. Dieu, le Tout-Puissant, l'a voulu. Tes frères ont plus que jamais besoin de toi. Aussi, je vais te parler comme à une femme. Pas loin de Paris, je vis avec une française. Elle sera heureuse de vous voir chez elle, toi et tes frères. Je te demande de te conduire envers elle comme tu le faisais avec ta mère. Tes frères t'imiteront, j'en suis certain. Je te le demande dans leur intérêt. Ils ne me connaissent TJP.S bien. Peut-être même qu'ils ne m'aiment pas assez... Avec le temps ils changeront et tu es la seule qui puisse leur faire admettre la cohabitation avec une étrangère. Je n'ai pas d'autre alternative.

Je regardais père, choquée, ras demandant si je ne rêvais pas... Père marié à une française et ma mère qui croyait... Qui attendait... Qui espérait... Pauvre mère.

Tirillée par Un sentiment de révolte impuissante et par le devoir de sœur aînée, j'accédais à la suggestion de 1 homme que je me mis soudain à détester. Cet homme dont l'égoïsme effréné avait mené ma mère à la tombe. N'avais-je pas une lourde responsabilité envers mes frères qui étaient encore trop jeunes pour pouvoir se débrouil-

ler ? Si j'avais été seule, le problème ne se serait pas posé. •liais la charge de trois- enfants âgés respectivement de douze, i.<euf et cinq an-, dépassait mes forces. En considérant n>" nouvelle «JtTifttJon SOUB cet angle, j'optai pour i'emigi-;";on. Lr.ique ;... 'iition qui me permettrait de de-.neurer c.~. famille.

Personne d'autre que moi ne saurait entourer les orphe-  
ms de ; de?; soins au ils réclamaient.

.\* u troisième étage d'un immeuble délabré de la Seine-Saint-Denis, une femme sans âge nous accueillit gentiment. Elle se montra agréable et attentionnée. Mais je dus •ne fai;-c- violonee pour lui sourire.

J'avais détesté cette femme avant de l'avoir rencontrée. En mon fort intérieur je la jugeais coupable de tous nos malhstrs. Mes frères ne se doutaient de rien. Ils regardaient autour d'eux avec des yeux étonnés et innocents. Ma présence les reconfortait. Cependant, à cause de leur «fc;e. ils étaient on ne peut mieux perméables aux bonnes n tentions auxquelles ils répondaient dans un élan de sincérité émouvante. La maîtresse de maison lie tarda pas a conquérir leurs jeunes cœurs. Ce nuit m'obligea à enterrer au plus profond de moi-même la haine mortelle que m'inspirait le couple illicite. Par contre, j'eus du mal à ^'adapter à ma nouvelle existence. Au lycée comme partout ailleurs, j'étais constamment envahie par un sentiment d'insécurité.

Etrangère, je Fêlais, dans la rue, dans les magasins, en classe. Mes yeux embrassaient un monde nouveau, hostile ou indifférent, sans chaleur. Un monde monstrueux, mécanisé, déshumanisé dans ses moindres gestes. Un monde incompatible avec mes conceptions. J'étouffais de respirer un air lourd, inamical.

C'est que les autochtones me semblaient hermétiquement fermés aux étrangers. Fermés au point qu'ils ne laissaient pas échapper la moindre occasion de manifes-fer leur attitude haineuse par les actes les plus condamnables. A plusieurs reprises, j'assistais à des affrontements meurtriers entre français et étrangers. Ces prises de positions racistes me découragèrent rapidement. Il va sans dire qu'elles gênèrent considérablement mon intégration. Autour de moi, j'entendais des allusions blessantes touchant



à notre race. Et je me sentais directement visée. J'adoptai donc une ligne de conduite, ne sortant que pour me rendre au lycée ou pour accompagner mon père et sa concubine dans leurs rares promenades. En classe, les filles me tenaient à l'écart. Paradoxalement, j'étais la meilleure élève : de quoi les faire rougir de honte.

Mais à côté de ces difficultés surgit l'insurmontable. Quand j'atteignis dix huit ans, père prit la grave décision de me défendre les études. Ce soir là, au cours du dîner, je lui fis part de mon désir d'entrer dans une école commerciale spécialisée. A mon dossier ne manquait que la traditionnelle autorisation paternelle écrite et légalisée.

— Comment ! Tu n'envisages pas encore de renoncer aux études ?

— Il r\*y a pas de raison... Je suis en mesure d'aller loin, très loin. Je ne vais pas m'arrêter en si bon chemin.

Père fronça les sourcils.

— Je ne suis pas d'accord, Saliha. Cette année scolaire sera la dernière pour toi. Il est grand temps que tu te ranges. La femme c'est bon pour la maison. A sa manière de me regarder, je sus qu'il ne plaisantait pas. Sa décision semblait ferme, irrévocable.

— Voyons père. Je ne vais pas laisser tomber les études, ce serait une folie.

— Folie ou pas folie, tu n'y mettras plus les pieds.

Le ton sec claqua comme un fouet. C'était en somme un ordre.

Et ma réponse vint d'elle-même, spontanée, farouche, débitée au train d'une leçon parfaitement apprise.

— Non... Il n'en sera jamais question. Tu veux que je te le dise ? Rien ni personne ne pourra me barrer le chemin de l'école. Même pas toi, père. Tu ne m'enlèveras pas l'unique moyen que j'ai de m'armer contre les mille et une misères de la vie. Tu n'as pas le droit de m'en priver. Ma mère a souffert. Elle est morte d'épuisement parce que, pendant que tu menais ton petit train de vie tranquille ici, elle était obligée de se lever à trois heures du matin pour racler, piocher, semer, récolter et entrele-

nir des ménages contre des salaires de misère. Tu n'étais pas avec elle pour assumer tes responsabilités. C'était elle qui travaillait. Mes frères et moi avions sucé son sang jusqu'à la dernière goutte. Nous avons mangé sa chair. Et cela par ta faute. Elle n'était pas veuve mais avait vécu comme telle. Nous n'étions pas orphelins et pourtant nous te connaissions à peine. Mère, aussi, n'avait qu'entrevu son mari pendant dix huit ans de mariage. Pendant tout ce temps tu a négligé ton devoir d'époux. Mais tu ne tenais pas compte de nos sentiments. Et mère qui ne cessait de pleurer ni de croire en toi. Réfléchis un peu. Tu sauras que, plus que toi, ses parents en la maintenant <>n laisse avaient peut-être inconsciemment gâché sa vie. Mais toi, tu ne commettras pas cette erreur. Ton expérience de la vie t'a enseigné qu'au même titre qu'un garçon la fille doit bénéficier d'une certaine liberté dans tous les domaines, même dans son mode de vie. Le mariage ne m'abritera pas contre les imprévus. L'époux peut émigrer, mourir accidentellement ou seulement m'abandonner. Quelle sera ma vie ? Que deviendront mes enfants ? Peux-tu me répondre ?

Père tremblait de rage contenue.

— Tais-toi

Pourquoi me tairais-je ? Cet homme, par son absurde autorité, allait ruiner mes espérances. Dans le passé déjà sa conduite avait failli nous plonger dans la mendicité. La rancœur qu'il m'inspirait en ce moment n'avait d'égal que mon désespoir. Mes paroles pourraient ne pas avoir l'effet escompté. Je ne possédais pas le moyen de me défendre. Mais la rage m'etouffait. Mon avenir dépendait d'un père qui ignorait délibérément l'intérêt d'autrui. Un père qui ne savait pas regarder plus loin que son nez, conservant des idées complètement dépassées. Un père qui avait l'habitude de se comporter comme un tyran. Ma mère avait longtemps souffert de cela. La peur de connaître, de vivre une seconde fois la misère passée constituait la source où je puisais le courage de dévoiler mes pensées intimes, de parler franchement et avec la violence des révoltés. J'avais perdu la tête.

— Mais pourquoi m'empêcher de poursuivre mes études. Je n'ai pas envie d'autre chose. En m'égorgeant tu agirais moins cruellement.

Je ne pus dire davantage. Une avalanche de coups tomba sur moi. La maîtresse de maison qui avait suivi silencieusement l'explication intervint en ma faveur. Elle reçut également une correction. C'était à prévoir, du moins en ce qui me concernait.

Au cours des deux années de cohabitation avec l'auteur de mes jours, je m'étais efforcée de passer inaperçue à telle enseigne que l'on me taxait de timide. En fait, avant ce jour, aucun problème sérieux ne nous avait opposés. Plus rien, désormais, ne me retenait là où je me sentais incomprise, répétée. Le matin suivant, quand père sortit, je me rendis au chevet de sa maîtresse. Elle dormait. Je la réveillai.

— Christine, je pars.

— Tu divagues !

— Vous ne comprenez pas... Je voulais vous parler des enfants. Ils vous aiment bien, vous savez.

Des larmes embuèrent les yeux de Christine.

— Mais je les aime et je t'aime, m'avoua t-elle avec un accent qui ne trompait pas. Je vous aime comme si vous étiez mes propres enfants.

Sa voix vibra d'émotion.

— Je n'ignore pas la nature de tes sentiments à mon égard. Saliha. La première fois que je t'ai vue j'ai compris que tu ne nous pardonnerais jamais à ton père et à moi. En arrivant ici, tu me détestais déjà. Malgré cela je t'aime.

Je baissai les yeux afin de cacher mon embarras. Elle était sincère et j'acquis la certitude qu'en restant avec elle mes frères ne seraient pas malheureux.

L'abandon de famille, l'un des nombreux problèmes causés par l'émigration, a des conséquences désastreuses et multiples sur la vie des enfants.

Je ne prétends pas en prenant ce sujet, analyser la situation des migrants à travers l'histoire d'une fille qui # est révoltée contre des pratiques révolues.

Dans les pays Arabes, les parents croient respecter une Loi coranique en imposant à leurs filles un mode de vie inadmissible. Dans 99 % des cas la fille n'a d'autre alternative que de se soumettre.

En 1969, SALIHA avait 21 ans, elle étudiait le jour et travaillait la nuit dans un restaurant parisien. Son père aurait pu lui faire gagner trois ans, s'il lui avait donné la liberté de choisir entre l'école et le mariage.

Paris le 30 Mars 1969

**toudert abrous**

## UN CRI DAMS LA NUIT

Toudert Abrous est né le 17 Septembre 1951 à Tagueraout Azzouz, en Grande Kabylie. Etudiant à l'Institut d'Études Politiques d'Alger, il écrit beaucoup. Le récit que nous lui publions ci-après dans son intégralité est extrait d'un recueil qu'il se propose d'éditer.

Les murs de la chambre semblaient s'attirer deux à deux avec une lenteur effrayante. Les murs avaient tout leur temps ; ils avançaient doucement, très doucement, millimètre par millimètre.

Le grand-père et la grand-mère semblaient prendre part de ce jeu et souriaient dans le portrait où ils restaient figés. Le calendrier s'approchait lui aussi, pour la forcer à voir avec quelle rapidité il effaçait les jours. Il commençait le compte à rebours. Quinze jours, une semaine, cinq jours, quatre jours. Il ne reste plus que trois jours et le tour sera joué.

Dans sa maison retentissaient des éclats de disputes. Toute la grande famille est invitée. Le calme relais de ses cinq frères a laissé place à un véritable tohu bohu. On

fermait les yeux sur les fautes oies enfants. Chacun était occupé. Il fallait faire vite pour ne pas être pris de court...

Dans la chambre les murs préférèrent se tenir par la main et jouer à ia ronde. Elle, comme un animal en cage. tournait en rond. Elle se heurtait aux murs devenus de plus en plus touts. Grand-mère ouvrit même la bouche elle qui de son visant, la tenait toujours fermée car elle n'avait aucune dent. Elle devait les faire niais c'était trop tard. Elle mourut sans ses dents neuves. Même éden-fée. elle souriait et prenait plaisir au jeu. Elle aimait toujours de son vivant, qu'on la transporte d'un coin à un autre à la poursuite d'un rayon de soleil...

La tête lui tournait avec ce bruit, ce jeu auquel elle ne prenait pas part. Elle se leva, fit quelques pas dans la chambre minuscule et sombre. On a fermé les fenêtres, la porte. On lui a dit de se reposer. On lui a permis de ne rien faire, même pas se peigner. Elle s'assit sur le lit, moite. Elle se releva, le calendrier corné se rapprocha encore un peu plus d'elle. Elle s'approcha du calendrier. Qui a fait le premier pas ? Vendredi... Samedi... Dimanche. Plus que deux jours.

Elle entoura d'un seul regard cette chambre qu'elle devra quitter pour de bon. De leur cadre décoloré, grand-père et grand-mère la regardaient bêtement. Grand-mère souriait toujours. Elle s'aperçut que sa bouche restait ouverte où une mouche est venue se poser. Elle la ferma alors apparurent les tatouages de son front. Elle était marquée pour qu'on ne la perde pas. Comme du bétail. Grand-père, quant à lui, s'approcha comme s'il voulait sortir du cadre. Mais elle qui le connaissait bien, savait que grand-père voulait qu'elle regarde et respecte sa paire de moustaches qui frémissaient encore. Malgré elle, elle sourit pendant une seconde. Au bas du lit étaient empilées cinq valises pleines à craquer. On lui a préparé ses bagages. Elle doit partir dans deux jours. Elle aurait bien voulu ne pas quitter cette maison, cette chambre à laquelle elle s'est habituée. Mais on a décidé pour elle. D'ailleurs, elle l'a senti, le jour où son père lui a dit d'enlever les photos et les cartes postales qu'elles a collées au mur. Elle lui a obéi sans discussion. Et puis aussi, le jour, c'était vers la fin du mois de juin, où il lui avait annoncé qu'elle ne retournerait plus au lycée. Il lui a dit qu'elle devait aider

### *un cri dans la nuit*

sa mère à tenir la maison, à élever ses petits frères. Elle savait aussi que son père avait deviné que son argument n'était pas de poids. Il a ajouté alors, elle s'en souvient très bien : « Ma petite fille, tu vois, ta mère est malade. Elle ne peut pas tenir toute seule la maison... élever les enfants... Et puis... Enfin voilà que maintenant tu es grande, intelligente... Obéissante... n'est-ce pas ? Et aussi, [l'internat me revient cher. Il y a tes frères à élever, à nourrir et à habiller. Il y a le loyer, le gaz et l'électricité. C'est pourquoi j'ai pensé que tu pourrais élever tes frères aussi bien que ta mère qui t'a élevée de son mieux. A quoi servent les études pour une fille. Tu as ton B.E.G. c'est suffisant et même trop pour une fille...

Elle n'avait rien dit. Rien objecté. Elle s'était tue. Que pouvait-elle dire. Comment pourrait-elle tenir tête à son père. Elle a déjà essayé de le faire un jour. Elle avait répondu par un non déguisé. Elle avait préféré se taire. Bien sûr, elle pouvait lui dire que l'homme et la femme sont égaux en droit depuis l'Indépendance. Et puis que le rôle de la femme est indispensable pour la construction du pays. Mais son père, il ne s'en fiche pas mal. Il est son père et c'est lui qui décide. Il n'y a pas que sa fille. Il y en a des millions. Sa fille est à lui.

Elle savait que toute discussion avec lui ne la mènerait à rien. Elle a lu et entendu que beaucoup de jeunes filles de son âge se suicidaient pour échapper à leur sort. Mais cela servira-t-il à quelque chose ici, dans ce petit village qui la verra naître ? Qui va voir rire en pleine rue. Quand elle avait cinq ou six ans. Et que penseront aussi les autres ? Qu'elle s'est suicidée parce que... Ce serait le déshonneur pour la famille. Une des plus grandes du village. Ses parents méritaient bien cela mais est-ce vraiment leur faute. Toujours, ils avaient essayé de comprendre leur fille. Beaucoup d'oreilles. Beaucoup de rumeurs.

Elle se leva. Leva les yeux et vit une image qui la regardait. Hagarde bêtement elle réalisa enfin que c'était sa propre image. Elle ouvrit la bouche. Toutes les dents y sont. Elle souleva la longue robe. Elle avait de belles chevilles, un large bassin. Les vieilles sont intraitables sur ce point. Il faut bien que la cruche ou le panier trouvent où tenir.

Elle ouvrit la bouche. Toutes les dents y sont...

— « C'est ça ton arrosage. De simples cafés »

— « Et tu viens d'Alger... »

— « C'est moi qui ne vois pas. » répondit celui qui a invité.

Jeune, un front dégagés : cheveux coupés court, un peu frisés.

— « Mais il faut t'y faire, mon vieux. On ne rentre pas comme ça dans la chambre. »

— « Non ! répondit le deuxième cousin. Il rentrera, peut-être, avec ses idées et ses diplômes. Remarque il n'a pas besoin de boire ce soir là. Il suffit qu'il la regarde pour qu'il ne voie plus le chemin. Tu as vu quel morceau, une tante la lui a choisie. »

Lui, il est licencié. Il est passé par l'université 5 ans. Il a passé 5 ans. Lui, se taisait. Il laissait ses cousins parler. Il savait qu'ils n'allaient plus à l'école. Alors on les a mariés. Pour la même raison d'ailleurs.

Le premier parce qu'il avait 16 ans ; une famille nombreuse, 8 frères tous des garçons. La seule fille n'avait que 6 ans. Il fallait bien une femme pour tenir la maison pour aller au champ.

Le second parce que sa mère tombait toujours malade. Vivant chez leurs parents, leur famille s'est trouvé agrandie de quatre personnes. Il s'est marié durant les vacances dernières.

Ils travaillaient ici à Alger mais rentraient toutes les semaines chez eux, au village. Les mariages se célèbrent d'habitude en été. Cet été, c'est son tour. Il vient de terminer ses études et il commencera à travailler dès le mois d'octobre. Il avait tout prévu. Aussitôt marié il ramènera sa femme à Alger et...

Le café était calme en cette journée de juin. Les rues étaient presque désertes. Ce sont les vacances. Quatre vieux jouaient aux dominos dans un coin. Un consommateur buvait son orangeade. Calmement comme s'il n'avait rien à faire cet après-midi, sinon siroter par petits coups son verre. Un autre plus jeune lisait...

« Ecoutes, tu sais comment t'y prendre au moins. » Il sortit de sa rêverie : « Comment quoi... oui... oui, bien sûr. Il sourit pour leur faire plaisir, oui il savait comment s'y prendre. Pas comme eux en tout cas ; il y avait déjà pensé. Il ne boira pas. Il ne rentrera pas tard dans la chambre nuptiale. Il ne ressortira pas aussitôt. Il était contre tout cela. Pour lui la femme est un être humain, égale à l'homme. Il détesta ses cousins. Des paysans voilà ce qu'ils sont. Ils ne pensent qu'à cela ; aucune éducation, par de morale. Oui, lui il savait comment s'y prendre. Il rentrera tôt. Il ne boira pas. Il discutera avec sa femme. Il la connaît déjà, depuis six mois. Il ne lui a jamais parlé en tête à tête. Mais il la connaît quand même; Blanche, beaux cheveux, beaux yeux noirs, intelligente, sa mère a bien choisi.

Demain, il doit rentrer au village. Le mariage est dans deux jours : ce dimanche. Son père a tout préparé... Au lieu de rêver, tu devrais mieux écouter les conseils que je vais te donner, dit le cousin aux trois enfants. « Au début ça résiste mais « Oui je sais, on me la déjà dit » sautant il repoussa la chaise, la chaussée était brûlante ; C'était un temps idéal pour la plage.

Oui il ne fera pas comme eux. Il ne ferait pas comme les autres. Il rentrera tôt et il discutera avec sa jeune iemme. jusqu'au petit jour, mais il ne fera rien. Qu'on dise tous ce que l'on voudra, l'homme et la femme doivent se vouer l'un à l'autre une entière confiance. Il discutera avec elle de leur avenir, de leurs projets. Elle comprendra. Elle est intelligente et de bonne famille. De toute façon il a juré de ne pas mettre un costume. La chambre était petite mais bien arrangée. Elle était assise là. On avait promis à quelques-unes de ses amies de venir la voir. Des cousines surtout. On se méfie du mauvais œil. Parmi les invités, on l'a laissée entre deux jeunes femmes mariées. Il faut qu'elle sache surtout « leur avait dit la mère de la fille ». Elle a déjà tout dit à sa fille mais sait-on jamais ? Peut-être les pratiques ont-elles changées.

« Tout commencera par le papotage introductif. »

« Tu as de la chance, toi ton mari est un grand homme. »

« Il t'emmènera certainement à Alger. »

« il paraît qu'il vient d'arriver d'Alger et il t'a rapporté une bague en or. »

« Mais il faut que tu te montres douée avec lui. » Elle écoutait sans répondre car à qui répondre et quoi répondre. Elle savait ce qui l'attendait. On ne cessait de lui répéter ces jours-ci : elle connaissait la leçon par cœur. »

« Il rentrera tard dans la nuit lire comme tous les autres. Il te trouvera allongée, tu feras semblant de dormir.

Elle voulut crier mais aucun son ne sortit. Elle voulut griffer cette affreuse commère mais ses mains sont enfermées. Elle ferma les yeux.

Il rentrera dans la cour où la fête battait son plein. La cour était petite mais elle suffisait à contenir tous les garçons du village. Les hommes venaient juste manger et sortaient presque aussitôt. On avait balayé la cour ce matin, arrosé aussi. Des bancs empruntés au café avaient été placés. Au centre, des garçons dansaient; les femmes cachées dans les embrasures des portes et des fenêtres, poussaient de temps en temps, ensemble, des you vous. Le père s'occupait des invités, répondait aux félicitations. Il avait arboré son unique costume qu'il avait déterré d'un coffre cadennassé. Froissé. Il l'avait ramené de France. C'est lui crui s'est occupé de tout. Il a voulu que le mariage de son fils soit un vrai mariage, car disait-il : on ne se marie qu'une seule fois. Il avait égorgé un bœuf et tout le village était invité, même le Cheikh. Surtout lui. Il a rangé les meilleurs plats avec les vieux du village dans une chambre à part. Il a donné la Baraka puis il est reparti. Il ne pouvait pas veiller.

La mère quant à elle, avait mis ses plus beaux habits. Elle voulait se faire belle. Elle avait 50 ans. Elle se rappelait de son mariage. Elle aussi avait déterré en même temps que le père ses vieux bijoux d'argent. Tous, elle les a mis tous. Un peu partout. Elle voulait être partout à la fois et elle était partout à la fois.

Il voit sa grand-mère assise derrière la chambre nup-riale, gardienne impassible et farouche. Il s'approcha d'elle ou de la chambre. Il ne savait de laquelle. Il voudrait renforcer la garde. Peut-être.

« Je suis heureux. Hier, encore je te tenais sur mes genoux. Je te portais sur mon dos quand on revenait des

champs. J'étais forte en ce temps-là. Maintenant je n'ai plus que la peau sur les os, mais par Dieu je vais assister à ton mariage... Elle s'interrompt un moment pour pousser un you you qui ne porta pas loin. Tu sais, j'étais aussi belle que ta femme, c'est moi qui te l'ai choisie, quand elle était encore petite. Il y a longtemps, elle aussi je l'ai prise sur mes genoux... Ah, mon fils te voilà maintenant homme. Sois digne de ton grand-père, lui, c'était un homme. Il embrassa sa grand-mère sur le front et ressortit.

Il est entré tard dans la chambre. Les you vous se sont lus pour pouvoir reprendre encore plus fort. Les garçons aussi, seul un hibou continuait à hululer quelque part. Il voulait être de la fête, mais il ne s'est pas rendu compte que ces instants appartenaient au silence.

Il est entré tard dans la chambre. Costumé, comme les autres. Il l'a trouvée allongée ; elle faisait semblant de dormir. Elle retenait les draps entre ses dents. Les jambes serrées, il s'est approché. Un cri dans la nuit. Le hibou s'est envolé surpris dans sa torpeur. De partout des youyou fusaient. Elle avait crié. Un son est sorti, un autre Fa suivi aussitôt ; rauque, elle voulut griffer ce visage haletant mais c'est son mari. Elle ferma les yeux évanouie. Il sortit de la chambre. Dans son costume, il marchait tout droit devant lui, vers la sortie. Il entendit confusément :

« Tu es digne de ton grand-père ». «

Mon fils est un homme. » « Que le

premier soit un mâle. » « Tu as vite fait. »

Une femme ensanglantée vient de devenir Femme. On prépare le nom au garçon qui naîtra. Il a fait ce qu'il devait faire, lui qui ne voulait pas faire comme les autres. Il sort de l'Université et des bras de sa grand-mère. Un homme costumé vient de devenir un Homme.

## LES OLIVIERS SONT EM FLEURS

Les loups sont là. Ils rodent depuis longtemps. Ils sont autour de nous, prêts à mordre... Leurs crocs brillent comme des coutelas... Ils sont là tout près sans que l'on sente leur présence. Je marche, j'écoute...

Le monde est grand, dur, inaccessible... et c'est si bon de vivre...

Les loups sont là ! j'entends leurs cris, leurs dédains. j'ai peur, nous avons tous peur.

Il pleure, sa femme est morte.. Les loups ricanent et construisent leur royaume sur les tombes des pauvres.

Je marche, j'écoute...

Le monde est beau !

Les loups sont excités. Ils se battent entre eux, se disputent un lambeau de chair. Ils ont faim, nous avons tous faim.

La terre est féconde. Elle est bien nourrie. Il aime tant sa mère. Elle a pleuré, nous avons tous pleuré.

Je marche, j'écoute...

Il est gros et gras. La vie est belle. Les rosés sont closes, rayonnantes pour lui. Elles sont fanées, éteintes.-pour les autres. La rosé a blanchi. La honte Fa surprise. Ça ser.t bon le parfum. Ce jardin est bien fleuri, cette voiture est bien entretenue, ce chien bien nourri. Il est gras.

Ça sent le fumier, le crotin, *la fumée*. Le chien va mourir. Il a froid, il a faim, nous avons tous faim.

Qu'elle est beile cette fille î Remarquablement bien habillée. Je voudrais tant lui parler, être son ami. J'avais chaussé des tennis. « Mais il n'en est pas question » avait-elle répondu, il est très bien habillé. Son chauffeur l'attend a la porte du lycée. Il a une voiture. Il passe ses vacances a l'étranger. « Celui-là m'intéresse, je l'aime déjà sans le connaître. » avais-je entendu.

Les loups sont là, tout près. Prêts à nous engloutir. Le couteau brille, la lame se brise...

La veste est déchirée, sale... « tenue convenable exigée. Achètes-toi une nouvelle veste.

— J'en ai pas i

— C'est pas mon affaire. »

La voiture est belle. Il fume une cigarette. On le salue partout où il va. Il entre en trombe au Lycé-3... « Passe le bonjour à ton père, dis-lui que j'ai reçu le « colis ». Tu es un très bon élève et ton père, un homme exemplaire ».

Ses tennis sont déchirés — le loup est là — « Viens-moi ici. Que fait ton père ?

— Cultivateur.

— Propriétaire ?

— Non.

— T'a conduite est mauvaise. Enlèves tes mains des poches.

— J'en ai pas ». Je

marche, j'écoute...

« Bonjour, Fati. Ta mère est formidable. Bonne cuisinière. Le gâteau était des plus délicieux. Et les bougies. Oh ! comme j'ai ri ce jour-là ! Il y avait seize bougies

sur le gâteau et au premier souffle tu n'es arrivée à éteindre qu'une seule. C'était inoubliable. Surtout quand on dansait, lorsque je sentais ton corps frémir et vibrer contre le mien. Comme tu es belle... Tu sais, mon père est allé en France. C'est pour soigner ses rhumatismes. C'est plus sûr... »

Il l'ennuie, elle ne l'aime pas. Il est riche ; c'est autre chose.

Les loups ont tout dévoré. Ils ont encore faim. Ils se mangeront entre eux.

Le méchoui est prêt. Les loups se jettent dessus, le dévorent. Il reste les os. « C'est pour les enfants du jardinier, ils adorent tant ça »...

Il fait chaud et ça sent le propre. Il fait froid dehors. Il pleut depuis un mois. Le chien a froid. « Il faut lui construire une niche »...

Le vent glacial transperce le gourbi. Les enfants ont froid. « Ils sont habitués ».

Qu'ils sont bêtes. Ils sont révoltants à la fin. Mon pauvre rosier complètement détruit. Tu leur dis : « Taillez-moi ce rosier », ils te le coupent en deux. Mon pauvre rosier. Mais d'où sortent-ils ? Je vais leur faire payer ce crime. J'aime pas les imbéciles moi. Ah ! mon pauvre rosier... Une semaine de travail sans salaire...

Il faut fuir. Mais où ? Ici c'est comme ailleurs ; c'est partout comme ça.

Le son doux de la flûte plane sur la forêt. Le petit berger garde les moutons. Il ignore que les loups sont là, tout près. Il joue de la flûte ; il court à sa perte.

Les loups ont de nouveau faim. Le berger joue toujours de la flûte. Les agneaux dansent. Ils sont heureux. Un des leurs est soudain attaqué. Le petit berger n'y peut rien. Sa flûte est brisée et les notes stagnent, étouffées, dans le ciel... Les agneaux s'égarèrent. Les loups les rattrapent. Les agneaux demandent pitié. Les loups ont trop faim. Ils les dévorent...

Il se lève à dix heures. Son chauffeur l'attend depuis sept heures du matin.



— « Qu'il attende, je suis son maître.

— Il fait froid dehors.

— Faites-le entrer dans le vieux garage et portez-lui du café noir, et à moi du café crème avec des tartines beurrées... Dites à Ai'cha de venir tout de suite pour m'aider à m'habiller.

— Le barbier est déjà arrivé.

— Qu'il attende. Ma barbe n'a pas encore poussé, faites-le entrer dans le garage et donnez-lui aussi du café noir.

— On téléphone.

— De la part de qui ?

— C'est Monsieur BENNI-AMMI qui vous demande.

— Ah ! le gentil. Et qu'est-ce qu'il veut ?

— Il vous invite ce soir à un méchoui.

— Il est gentil, je l'avais bien dit.

C'est dimanche. Le soleil est de la fête. On se croirait au printemps.

Il est onze heures passées. Il dort encore. Sa fille fait du tennis et son fils de l'équitation. On le demande.

— « Qu'y a-t-il ?

— C'est le jardinier...

— Et qu'est-ce qu'il veut ce casse-pieds.

— Il veut sa paye. Il dit qu'il...

— Qu'il aille au diable. Il me réveille pour un rien. Pas de paye.

Le petit berger a peur. Il est désemparé. Tous ses agneaux ont disparu... La flûte est brisée. Que va dire son père. Ce n'est pourtant pas de sa faute. C'est la faute aux loups. Il va être puni. Il ne va pas manger la galette d'orge de ce soir. Son père fe frappera.

« Ah ! oui, il a cassé la bicyclette que je lui ai achetée aujourd'hui. Eh bien, il va être puni, durement puni. Pas d'hors-d'œuvres, pas de dessert. Donnez-lui seulement deux beefsteaks grillés. Il faudrait que je lui en achète une autre, pensa-t-il secrètement. »

Je marche, j'écoute...

ce Je suis votre bienfaiteur. C'est moi qui vous offre le pain. Je suis votre Dieu. Il faut croire en moi. Vous travaillez, moi aussi je travaille, plus durement que vous, je me couche à minuit et je me réveille à six heures. A dix devrait-il dire à ses employés — Donc en conclusion pas d'augmentation ; s'il y a augmentation, c'est moi qu'il faudrait augmenter — chauffeur personnel, voiture de travail, trois autres stockées, il mérite bien une augmentation. Il a faim. »

Je marche, j'écoute...

Ça sent le tabac, le bon tabac, le tabac des riches.

— « Que fumez-vous monsieur.

— Moi, du havane.

— Et vous, monsieur.

— De l'opium.

— De l'opium ? Mais où en trouvez-vous ?

— Mais partout, ça pousse dans tous les coins. »

Les loups ont troublé la nuit. Elle se lamente. Le ciel crache des bombes. La terre s'ouvre. Elle se lamente. Une partie du monde est déchirée.

Je marche, j'écoute...

— « Tu viens ce soir ?

— Mais où ?

— Au cinéma. Il y a un film sensas, y paraît.

— Non j'ai cours cette après-midi, tu sais.

— Oh ! ne t'en fais pas. Tu passeras en classe supérieure.

Mon père les connaît tous... » Il est beau, il est modestement habillé.

— Eh. tu connais cette fille, lui dit-il ?

— Oui.

— Dis-lui que je l'aime et voudrais sortir avec elle., samedi soir...

Il elle alla

— Qui c'est, répondit-elle, çui-  
là ? mais il n'en est pas question.

Il a une « 124 Sport      lui assura-t-il.

Ah ! ça change tout.

La nuit est noire. Il n'est pas encore rentré. Elle pleure. L'ennui la dévore et pourtant elle voudrait tant ne pas voir son mari entrer. Il joue encore aux dominos gaspillant son salaire. Il travaille à l'autogestion et il se saoule tous les soirs. Elle ne l'aime pas. Elle ne l'a jamais aimé. Ils l'ont mariée de force. Triste ménage et déjà huit gosses. Le dernier a à peine un mois. Elle n'a plus de lait. Que va prendre le petit ? Le cimetière... Il lui annonce qu'il va bientôt se remarier.

— « Et les gosses ?

— Tant pis... »

Les loups ont faim. Ils sont là. Ils rodent depuis longtemps autour de nous. Ils sont prêts à mordre. Leurs crocs brillent comme des coutelas. Ils vont nous engloutir. Ils ont faim. Ils ont toujours faim.

La terre est noire. Elle est souillée, profanée. Elle se lamente. Elle se venge — les loups sont forts et ne meurent pas —. Elle se venge sur les agneaux tendres et fragiles. Elle les engloutit. Elle a faim, nous avons tous faim.

Je marche, j'écoute...

Le corbeau se réveille. Il saute sur un rameau d'olivier. Il ouvre ses ailes et s'enfuit dans les airs. Au pied de l'olivier le renard creusait sa tombe.

Le son de la flûte est si doux ce matin. Le petit berger en a-t-il fait une autre ? Non. C'est un autre berger qui s'amuse ne se doutant de rien. Et pourtant les loups sont là, prêts à mordre... Les notes douces, rêveuses, s'envolent, se perdent...

Je marche, j'écoute...

Il prend sa pioche. Il laboure, défriche sa terre. Il est heureux. Il creuse, il creuse. Il creuse des tombes. Les loups sont là ! Ils ont tant faim d'abondance qu'ils se mangent entre eux.

L'oiseau prend son vol. Le soleil brille. La terre respire les oliviers sont en fleurs...

## Poèmes

aiï benkhokha

## POUR UN ARBRE QUI MONTE

*Coûte que coûte  
Un arbre doit monter  
Ce matin  
Des décors de nos séquelles  
Au crépuscule de nos blessures  
Vert  
Eclat d'une aube  
Des paupières closes d'une nuit d'hiver  
Libre  
Au-delà des geôles sans âge  
Libre  
En-deçà des ronces et des éclipses d'hiver*

*Coûte que coule  
Un arbre devra monter  
Demain  
De la vacuité comblée de nos crevasses  
Des profondeurs vaincues de nos abîmes  
Dans les détours dénoués de nos lignes  
Droit  
Sur des racines gorgées de sève  
Haut*

*La cime à la recherche du ciel Par un  
terrain veillé par des leçons*

*Couvé par l'expérience  
Du fellah qui tient son brabant-double  
Face aux sillons de l'avenir  
Coûte que coûte  
Un arbre devra monter  
Toujours  
Force d'un brise-vent  
Devant nos vergers en pépinières  
Dans le chemin qui va au terroir  
Sur le sentier qui mené aux grands arbre»  
Grands  
Comme la présence d'un ciel*

kechkouche talha (1)

## D R I

*As-tu perdu le sud ?  
Ou l'as-tu banni  
Des points cardinaux ?  
As-tu si peur  
Des chameliers et des chameaux ?  
De l'empire du soleil sauvage ?  
Du scorpion noir ?  
De la mouche bleue ?  
Du scorpion roux ?  
De la perfide vipère ?  
As-tu juré  
Dans tes prières  
De ne plus te tourner  
Vers Messaoud  
Vers Maison Rouge  
Vers le Hoggar  
Vers Djebel Barga ?  
Vers le pays  
Du dattier généreux*

(1) Les deux poèmes que nous publions ci-après sont extraits d'un recueil assez vaste que Talha se propose de faire éditer.

dri

De la douce chamelle  
De la brebis  
De l'ombre fraîche  
De l'eau limpide  
De l'oasis accueillante  
Du fabuleux des légendes  
Et, des gazelles  
Du lait de la datte  
Et de l'amitié.

Dri tu es  
Une fille de bonne famille  
Tu seras  
Un futur bon docteur.  
Je suis gueux  
Poète et sculpteur  
Dans l'Avenir rouge  
Du grand visage  
De l'homme de demain.  
Je me sers  
Dans mon ouvrage  
De mots-cartouche de dynamite  
De mots-chalumeau  
De mots-ciseau  
Et de mots-marteau.  
As-tu juré  
De ne jamais dépasser  
Le douillet rêve  
Des fillettes  
Des grandes bourgeoises  
Et des midinettes  
Le monde merveilleux  
Ses sorcières ses fées  
Ses magiciens et ses philtres  
Son Amour-adoration  
Ses allumettes et ses naïvetés  
Ses femmes-fillettes  
Ses Amants-poupées  
Ses princes charmants  
Et ses héros en carton  
Ses belles  
« PZns belles que la lune »  
El ses maris complaisants  
En guise de château

dri

D'accortes servantes  
Et de discrètes confidentes  
Les bonnes à tout faire  
Les innombrables machines  
Le jardin fleuri  
Les meubles vernis  
La grosse voiture  
Et le chauffeur stylé.

As-tu songé Dri  
Qu'il existe  
Une autre forme de rêve ?  
Grandiose exaltant supérieur  
Du Révolté et du Nabi.  
Le Rêve de l'architecte  
Du Pionnier du Créateur  
Et de l'Ingénieur  
Où chaque mouvement  
Est une prière  
Un pas vers la lumière  
Une enjambée  
Vers la connaissance  
Où chaque acte  
Est une création  
Recherche de vérité  
Où construction.  
Il s'agit de relever l'homme  
De l'empêcher  
De marcher à quatre pattes  
D'annoncer de br\$re  
De se vautrer dans la boue  
De lui ôter  
Bat bride et œillères  
De déclarer  
Sans merci sans pitié  
La guerre  
A la bêtise et aux salauds.

Dri Alger est la Mecque à gogo  
Régulé à l'heure Hurlante et  
filante De Paris Londres Berlin et  
Chicago.

*En avance de quelques siècles  
 Sur la Havane et Pékin  
 Sur Hanoi et Moscou.  
 Le Sud le Sahara  
 Ne sont encore  
 Qu'à l'âge de la tente  
 Du zériba et du gourbi  
 A l'âge de l'Atérien supérieur  
 Ou du moyen Cro-Magnon.  
 « Il nous faut attendre »  
 Nous en sommes capables !  
 Ou préparer  
 — Peut-être mais j'en doute —  
 La génération de bâtisseurs  
 D'hommes et de pionniers  
 Qui mettront l'Algérie  
 A l'heure saharienne  
 De l'or noir du gaz  
 De l'uranium et de l'acier  
 A l'Ere du Hoggar  
 De Tindouf et d'El Gassi.*

*Dri ma bouche est en flamme  
 Ma raison s'altère  
 La fièvre  
 J'ai soif  
 De logique et de lumière.  
 J'ai faim  
 D'Amour et d'Amitié.  
 Non Dri je ne chanterai jamais  
 L'amour - accouplement  
 Fût-il sublimé  
 Ni l'amitié  
 Des terrasses de café  
 Mais l'Amour qui crée  
 Renouvelle et transforme  
 Mais l'Amitié qui pardonne  
 Purifie et grandit.  
 J'aime voir  
 Le grain qui germe  
 L'eau qui sort du rocher  
 La femme enceinte  
 La chamelle grosse  
 Le jeune palmier*

*Qui offre ses premiers fruits  
 Le vieillard qui médite  
 L'enfant qui s'agite  
 L'Homme qui décide  
 Agit lutte et vainc.  
 Je suis le chantré  
 De la Révolte  
 De la Lutte  
 De l'Effort  
 Et de la victoire  
 Sur soi  
 Sur l'ennemi  
 Sur la nature.  
 Je suis l'Amant de la Vie !*

*J'ai invité  
 Ce soir pour mes noces  
 Liber et Dyonisos  
 Dans leur pompe divine  
 La tête ceinte de rameaux  
 De laurier-rosé  
 Et d'olivier.*

*J'ai invité  
 Les superbes Bacchantes  
 Dans leur toilette de suivantes  
 La Vie sera  
 En robe de Mariée.  
 J'ai invité  
 La tempête-flûte et trompété  
 Le vent youyouteur et drabki  
 Le tonnerre tambour et tremblon  
 L'orage jouera  
 Du luth et du violon  
 Et le cylone danseur et hérault.  
 Il annoncera  
 Le commencement de la fête  
 Et la danse des éléments  
 Sur la musique de ma Révolte  
 Rythmée par mon cœur  
 La fièvre et la douleur  
 Mes nerfs et ma passion.*

*J'ai invité  
 UEclair qui écrira  
 Sur écran des nues  
 En lettres de lumière  
 Les slogans divins  
 Les doctes apothègmes  
 Et les blasphèmes célèbres  
 Qui tomberont  
 De la bouche des dieux.  
 Il écrira  
 Les festivités  
 Leur programme  
 Les marques de vin  
 Et le menu.*

*J'ai invité  
 La nuit grosse  
 De tous les monstres  
 De tous les maux  
 De toutes les rancunes  
 De toutes les douleurs  
 Grosse de tous les Rêves  
 De paix et de douceur.*

*J'ai invité  
 Le jour harnaché sanglé  
 Soufflant suant Maintenu  
 debout Par l'espoir insensé  
 De sa propre fin.*

*J'ai invité  
 Le soleil et la lune  
 Sur mes matelas de sable  
 Sur mes dunes  
 L'un déversera  
 Sa lumière d'argent  
 Et sa chaleur  
 L'autre épandra  
 Son sourire triste  
 Et sa clarté dorée.*

*Dans mon palais la Terre  
 Aux mille lustres allumés*

*Je reçois  
 Mille scintillements  
 Mille baisers  
 Mille messages  
 D'amour et d'amitié  
 Des confins de l'Univers  
 Des sept deux  
 De tous les peuples  
 De la Voie lactée.*

*J'ai immolé  
 Mon ânesse ma brebis  
 Et ma grasse chamelle  
 J'ai chassé mille gazelles  
 Avec ines pièges mon slougui  
 Mon méhari et ma Statti.*

*J'ai apprêté au basilic A la  
 menthe à la canette La récolte  
 muscade De mille dattiers  
 Mille jarres pleines Mille  
 outres bondées De nectar-  
 lagjni.*

*Par Brahma  
 Aux mille mains diligentes  
 Aies augustes Invités Seront  
 servis.*

*Dri tu viendras Ce soir pour  
 mes, noces Ta place est  
 réservée A la table des  
 dieux.*

*Tu apporteras Ta trousse  
 de médecin Ta boîte à  
 pharmacie Du cattgutt tes  
 gants Et ton bistouri.*

*Tu assisteras la nuit A  
 mettre au monde  
 Ses jumeaux*

*Une Aube nouvelle Et un  
jour nouveau Et la Vie à  
accoucher De la Liberté De  
l'Homme libéré.*

*Ou peut-être o ma Dri  
Avec ta main douce  
Tu me fermeras les yeux  
Si demain  
Je ne suis plus...*

*Tu déposeras Sur mon  
front glacé Un dernier  
baiser Le baiser de  
l'Amitié.*

*Ne me pleure pas.  
Ne me dis pas Adieu  
Mais au revoir  
Ma dépouille servit  
De réceptacle à l'humain  
D'habitable à l'Homme  
Qui ne meurt JAMAIS...*

*A Hafid DRIFFA*

*« Je vous souhaite une très très bonne année pleine de réussite, de santé  
et avec beaucoup d'inspiration et que les muses vous assaillent de tous les  
côtés et ne vous laissent aucun répit. »*

*H. DRIFFA*

## **MES MUSES**

*Mes muses sont nées  
Paysannes et ouvrières  
Ressemblent  
A mes sœurs et ma mère  
Sentent  
La fatigue la sueur  
La soupe et le crottin  
Manient  
Sans réticence  
La faucille et le fléau*

*Mes muses Aux mains  
rugueuses Aux joues  
creuses Aux lèvres  
gercées Aux ongles cassés  
Aux talons crevassés  
Aux sabots crottés*



Moissonnent  
 Coulent  
 Arrachent  
 Chaque année à la terre  
 Le blé l'or et racler

Mes muses ne savent  
 Ni tisser la soie  
 Ni broder  
 Ni m'inspirer  
 Des poèmes sublimes  
 Des madrigals et des rondeaux  
 Ni me jouer  
 Une musique séraphine  
 Sur cythare sur lyre  
 Sur clavecin ou sur pipeau  
 Les vers qu'ils m'inspirent  
 Exhalent  
 La peur et l'urine  
 La terre et les loques  
 La faim et la vermine  
 La solitude et le tombeau

Dri mes muses sont  
 Ma soif de justice  
 Ma passion de l'équité  
 Ma Révolte  
 Ma haine  
 Ma terrible colère  
 Mes luttes  
 Mes victoires  
 Mes défaites  
 Mon labeur assidu  
 Mon respect de l'homme  
 Ma défense de l'humain  
 Mon intarrissable amour  
 Et mon infinie amitié

Ma nouvelle muse a : Des  
 cheveux d'ambre Des yeux  
 couleur de miel Des dents de  
 neige

Des lèvres de filali Le  
 front de Marie Le rêve  
 d'Hypocrate De Galien,  
 de Bernard Le courage  
 de Pasteur Le verbe-  
 miracle Le sourire qui  
 apaise Et la main qui  
 guérit Ma nouvelle muse  
 S'appellera DRI

## alî boudjedir (1)

### RENAISSANCE

*Elles ont été closes Les portes de  
mon passé Et fanées sont  
devenues Les rosés que j'ai  
aimées*

*Dans ce jardin, jadis en fleurs  
Ne restent plus que souvenirs  
Tristes et agonisants, qui gisent  
Comme des soldats blessés qui ont perdu la guerre*

*Ils jonchent les bords de mon chemin  
Et s'agitent sur mon passage  
Mais ils n'ont plus ce pouvoir  
Qui faisait d'eux  
Les maîtres de mon personnage*

*Impérieux est l'amour Et faibles  
nous sommes Mais, désormais je  
suis libre Avec mes propres  
armes Je me suis vaincu.*

(1) Jeune enseignant dans un petit village du **Constantinois**.

## « DONNEZ-MOI DES MOTS »

*Donnez-moi des mots  
Des mots justes et fiers  
Des mots qui parlent au cœur  
Des mots qui charrient en leur sein  
L'Ame de notre histoire.*

*Donnez-moi des mots  
Amoureux de la langue du « Dhad  
Des mots utiles et vivants.  
Je m'en servirai*

*Pour fouiller mon passé  
Semblable au jardinier  
Qui se sert de la pioche  
Pour planter les rosiers.*

*Donnez-moi des mots  
Gens de lettres  
Pour briser le silence  
Qui me sépare de ma mère  
Les miens ont été usés Par  
le temps et remploi Et,  
leur voix affaiblie Ne  
porte plus Ires loin*

*Donnez-moi des mots Authentiques et  
libérateurs Pour briser les chaînes de  
servage Qui me retiennent sans raison,  
Je les céderai à mon fils En guise,  
d'héritage.*

## REVOLUTION AGRAIRE !

*Comme l'oiseau annonciateur du printemps  
Messager du soleil sous un ciel noir La nouvelle  
naît sa développe et se répand Et sème à la  
campagne les grains de l'espoir*

*Des montagnes de l'Aures à celle de l'Ouarsenis Un  
souffle nouveau ressuscite les âmes Comme la mère  
de famille égaie ses fils Ou le soufflet du forgeron qui  
ranime la flamme*

*Ce foyer triste et sans pitance Qui vivait de  
patience et de courage Retrouve soudain la  
joie et l'assurance Et les signes sont visibles  
sur les visages*

*Cet autre là-bas sur lui-même refermé Brusquement  
exulte et découvre Que la glèbe est sa mère et qu'il  
n'est pas oublié Et sa porte close se confie et s'ouvre*

*Oui, la terre, notre mère, revient  
Après une longue absence  
Mais elle exige des siens  
Le sérieux, la foi et la vigilance*

**mohammed bouchami**

L'auteur de ces poèmes est un jeune lycéen, élève de classe de première à l'Ecole Nationale **des Cadets** de la Révolution de Koléa.

**S E C R E T**

*Tandis que dans le ciel chaque étoile le soir S'allume  
et que l'on sent naître le grand silence, Le cœur qui ne  
craint pas l'influence du noir Peut-il évoluer sans une  
défaillance ?... La vie est un eden dont l'amour est la  
loi, Mais qui conduit parfois à la désespérance. En  
scellant dans le cœur un secret que la foi Détourne,  
réticent, de sa noble influence.*

*je. fus constamment un fidèle ami pour toi. T'ayant de  
mon amour imposé l'ignorance, Craignant qu'en te livrant  
ce qui suit Tu eusses trop compris le sens de ma  
souffrance — Non, tu ne sus jamais combien mon  
désarroi Fut grand par la pensée, en ma veule abstinence*

*Malgré qu'en mon esprit, je vis, empli d'émoi, Resplendir  
tes printemps, mais sans nulle espérance.*

*Car je t'aimais... hélas ! tu n'en sus jamais rien, J'ai gardé  
ce secret en ma morne existence, Dédaignant le bonheur,  
pourtant le plus grand bien, Quand il est de l'amour divine  
récompense. Mais la nuit va finir et l'éclairage astral  
Disparaît lentement comme le grand silence Mon cœur  
peut rendre hommage en un geste féal A ce qui maintenant  
n'est plus qu'un vide immense*

## SPLEEN

*Que de fois j'ai compris ce que tout semblait dire, Même  
du haut du minaret l'heure aussi va prédire,  
« Lu, vie est un songe et tu n'as point son secret, «  
Souviens-toi, tout plaisir est suivi d'un regret !*

*Sur le hasard ou Le destin qu'ils voulaient lire, Que  
de fois j'ai surpris des gens prêts à me dire El: savoir  
si bonheur qu'ils avaient espéré, -Ve sera pas  
détruit par un cœur ulcéré.*

*Que de fois en pensant à la peine, au sourire A ces  
touts, à ces riens, assez souvent au pire Meurtri par  
la vie et maintenant deshéuré, Je fuis la causerie et  
me prends à pleurer.*

## PREMIERS RAYONS

*La nuit va s'estompant, voici l'aube que dose De  
pourpre et de rubis l'étincelante aurore, Lançant à  
l'orient ses premières lueurs Qui vont du jour naissant  
précéder les splendeurs.*

*D'un char bordé d'Azur, la Déesse aux doigts rosés A  
semé des brillants sur les lys et les rosés, Un globe  
éblouissant, majestueux soleil, Se lève à l'horizon,  
écarlate et vermeil.*

*La nature s'éveille en vibrante allégresse, C'est l'ardent  
hosanna des cœurs pleins de tendres® Les berceaux et les  
nids, nimbés d'un rayon d'or, Par charmant gazouillis  
accueillant ce décor. Tandis que monte au ciel une  
dernière brume, Des senteurs des jardins, la brise se  
parfume, La diligente abeille arrive et, sans retard, Au  
calice des fleurs aspire le nectar.*

*Le somptueux château, comme l'humble chaumière, Du  
radieux soleil ont la chaleur première, Et des Cités,  
maisons, prés, montagnes, buissons, S'envole de la joie  
en de douces chansons. Oublions nos soucis, goûtons  
plaisir de l'heure, Par ce ciel merveilleux, le charme qui  
demeure, Et les ruchers humains pleins d'essor sont  
l'honneur Du soleil, du travail préludant au bonheur.*

## SONNET DISCRET

*Mon âme a son secret, ma vie a son mystère, Un  
amour éternel en un moment conçu, Le mal est  
sans espoir, aussi j'ai dû le taire, Et celle qui l'a  
fait, n'en a jamais rien vu.*

*Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu, Toujours à ses  
côtés et pourtant solitaires, Et j'aurai jusqu'au bout fait  
mon temps sur la terre, N'osant rien demander et n'ayant  
rien reçu.*

*Pour elle quoique Dieu l'ait faite douce et tendre, Elle ira  
son chemin, distraite et sans entendre, Ce murmure  
d'amour élevé sur ses pas.*

*A l'austère devoir pieusement fidèle,  
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle,  
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.*

mohamed attaf

## DROITS DES PEUPLES

(1) Voir numéros précédents *Je ne refuse point ton affection Si je la rejette à la face du globe Je ne refuse point ton amour Si je le violente dans le silence Je ne refuse point ton bonheur Je ne refuse point ton fœtus Si je lui offre l'avortement Que mon amitié et ma passion s'obstinent Ma raison les autorise Que ma félicité et mon enfant s'insurgent Ma raison les approuve Car ils adhèrent aux droits des peuples Où flotte la chevelure sublime Ensoleillée sur les mâts Tel le vent LIBRE A JAMAIS.*

## NOUVEL HORIZON

*Mes regards-peintres moissonnent la candeur Enfantée dans la beauté des jours qui naissent OÙ se trame par série" .la croissance d'une bonté Celle des blés suaves desservie par la persévérance A des décennies d'étoiles éventrées par la lumière Pour offrir le pain dans les villages sans épines. Le chemin jonché de jasmin blancheur de nos noces Confection spirituelle d'un bonheur dans chaque pulsation Dans, les champs où déjà la fertilité rassasie nos cœurs Pour se venger du chômage de nos corps lestes Propriétaires de la certitude de l'emblème et de la sylve Dans les manufactures où déjà excellent nos habitudes Couleurs précieuses nuée de qualités et sueur de nos efforts Pour accentuer les désirs d'une ressemblance miroitante Devant mille sons mille formes étalage à mille choix Dans les tableaux noirs hachurés de sciences avenir Fredonnées par nos facultés qui creusent l'histoire Pour inventer l'esprit ingénieur artisan de beaux jours Profusion de soleil de vérité d'épi d'amour Refrain de nos envies parsemées de baisers inlassables OÙ s'améliorent la manière le parfum la profession Pour que dans l'univers se pavent patrie et honneur Avec ses blés incandescents qui croissent chaque matin Sur nos toits dans nos cœurs dans nos labours Dans nos poèmes où se réunit toute notre foi Dans nos déserts dans nos ateliers sur nos paupières Dans nos yeux où se lit toute la tendresse laborieuse Comme dans nos espoirs nos raisons et nos printemps Afin que se répande la réalisation de notre entreprise Respirer le confort boire gloutonnement la liberté Et divulguer le sourire pervenche.*

## EXALTATION

***Les coudes serrés dans la logique de l'œuvre**  
Brassés par les ardeurs réunies  
Pour aménager les aubes naissantes  
Sans cesse plus sauvages que leurs docilités  
Où se mesurent les efforts des bras velus  
Impression vivante sur le front des réalisations  
Maquillée d'une persuasion mollifère  
Au chevet d'une certitude  
Dont l'intensité envahit la lumière  
L'insécurité du désespoir  
Que le conférencier commente sans mots  
Ni eau de vie ni auditoire  
Dans un monde dépouillé d'indigénat  
— naguère profession nationale —  
Consentant le trépas de la dépersonnalisation  
Là où le devoir est  
Jusqu'aux entrailles d'une terre poissonneuse  
Bivouac de nos espoirs  
Où se mesurent les efforts des bras velus  
Instruments d'exaltation.*



## L'AURORE D'UN MATIN

*Blanche colombe, messagère du Prix Nobel  
Duvet de couronnes et de tintamarre  
Par la métamorphose de la violence  
Tu survoles les plus belles pages d'un ouvrage  
Hanté de points, sans majuscules  
Pour ne guère aborder le réfugié errant  
Sans toit ni mousse  
Ni lampe de chevet ni édredon  
Ni école pour griffonner les mille et une nuits  
Et lire les saintetés  
Sur les beautés d'antimoine de chaque foi*

*Blanche colombe, messagère de paix sans paix  
Tu reposes ton sourire sur la cime de la Palestine  
Où le blé n'est plus orge  
Mais venin pour empoisonner les enfants  
Sur le chemin de leur innocence  
Tandis que père défie le borgne  
Par l'amour d'un soleil  
Qui dévore la dépossession nocturne  
El les barbelés, cette charrue humaine  
Par l'odeur de la poudre  
A travers les sables et les ruelles*

*l'aurore d'un matin*

*Les barreaux sans lecture et la chasse d'autochtones  
Chanson aux accords d'une exigence  
Dont la mélodie dévie les avions  
A titre de note de rappel aux esprits sans facultés  
Complices des enveloppes mécanisées  
Aubaine des phantoms.*

*Blanche colombe, messagère d'espoir  
Tu plois ton aile pour venter sur la poussière  
Qui salit un meuble imbu de traditions  
Et réveiller l'aurore d'un matin  
Où tout sera puberté.*

## LUMIERE DES TEMPS

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes  
Des yeux pour voir Afin  
que tu questionnes LE  
TEMPS

Sur la valeur et Futilité de ton existence Existence brodée de  
bravoure et dépourvue d'autarcie Existence pleine de  
fenêtres

Où les enfants pavoisent le réverbère de demain Où  
ta femme galope dans les rêves de tes soirs

**BONHEUR PLURIEL**

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes Un  
esprit pour raisonner Afin que  
tu questionnes LE TEMPS

Sur les expériences et les formules Dont mère attend les  
profits des REVOLUTIONS Tu nous élucideras les  
mystères des temps Tu nous dénoueras les épilogues  
des temps Tu nous développeras les sciences  
universelles Menu quotidien à servir au peuple

**SOIT-IL AUTODIDACTE**

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes  
**Deux bras pour travailler**

lumière ( es temps

69

Afin que tu questionnes  
LE TEMPS

Sur La valeur de l'épi et du front qui ruisselle  
Enclume des ateliers et sigles de production De  
l'offre qui doit satisfaire la demande Des chantiers  
de bétons et chantiers de volonté Frein de l'import et  
accrue massive de l'export Grâce à ton labeur  
façonné d'abnégation Pouvoir des certitudes et des  
obéissances

**BESOINS RASSASIES**

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes  
Un cœur pour aimer  
Afin que tu questionnes  
LE TEMPS

Sur la vérité et la fidélité Sur l'œuvre .que doit accomplir ton  
âme Aimer sans cesse dans la rue dans les champs et chez soi  
Aimer sans cesse dans la joie dans la tristesse et la solitude  
Distribuer la sagesse, semer les jasmins Accomplir la tâche  
sans tache effacer la haine Accomplir le devoir mon frère ton  
devoir Lumière des ESPRITS DES YEUX DES CŒURS

**LUMIERE DES TEMPS**

**rachid affoun (1)**

## **MON UNIVERS**

*Mon univers est fait de blessures et de rêves de  
rosés cassées et de cailloux*

*Mon univers est fait de ténèbres et d'humidité  
de caves impitoyables  
et de mon regard martyr*

*Mon univers est fait de cendres et de ruines de  
chansons tristes et d'amertume*

*Mon univers est fait de froid et de haillons de  
femmes artificielles et de troncs d'arbres*

*Moi la misère  
Moi le sang*

**(1) Cf. : Promesses n° 10.**

*mon univers*

*Moi l âme  
Moi les petits poèmes  
Moi les enfants pauvres  
Moi les mères tristes  
Moi la taupe  
Moi la taupe, ô ma mère...*

*Mon univers est plein de futurs et de dynamite Mon  
univers est plein de caisses de beautés Mon univers  
est dans le tréfonds de mes yeux.*

## **MUSE**

*lin soir  
T'en souviens-tu  
Tu vins pénétrer dans mon coin sombre  
El illuminer ma solitude  
Oh dit mon cœur tout naïf  
C'est une m.use  
Touche-lui la main  
Oh touche-lui la main  
Oh dirent mes yeux éblouis  
.Aiii n'avons jamais vu de si simple  
lie garde comme elle est belle  
Oh regarde comme elle est belle  
Oh dirent mes bras infortunés  
Demande-lui de rester avec nous  
OJi demande-lui de rester avec nous  
Oit dirent mes lèvres enflammées  
(''est la femme de nos rêves  
C'est la femme de nos rêves  
Dis-lui je t'aime  
Dis-lui je t'aime.*

## saïd belabdi

Né à Dra-Ei-Mizan (Grande Kabylie) en 1944, Saïd BeEabdī est employé de banque à Alger.

« J'aime écrire, dit-il, j'ai la passion de cet art qui ne peut-être expliqué ni jugé par soi-même ».

Les poèmes que nous lui publions ici ne sont peut-être que les premiers fruits prometteurs d'une belle récolte.

## LIBERTE

*Libre, le vent, de passer à travers toutes les îles.*

*Iles,*

*Berçer la tranquillité morte de la mer immense*

*Et, anéantir le mal avec le souffle de la*

*Révolution.*

*Tremblent les bourreaux et les lâches devant tes*

*Éléments réels*

*des peuples de la terre.*

*liberté.*

*De foule l'Afrique S'élève  
un chant d'amour  
« Je l'aime ô Liberté »  
Depuis des siècles ce chant traverse en secret  
Monts et vallées  
Poussé par le désir de posséder des ailes  
Et gravir en silence jusqu'au but suprême  
Marche après marchf  
Jusqu'à toi  
Jusqu'à toi LIBERTE*

## **L'ESPOIR**

*Je vous dédie ce poème Sans  
demander le prix C'est au cri de  
la vie même Que je l'ai entrepris.*

*Il vient du fond de mon âme Toute  
ouverte à la vie C'est lui qui donne  
à la flamme La couleur ronge "  
L'envie "*

*D'éclairer un peu le monde z  
Noir, obscur, infini Mon poème à  
chaque seconde S'attarde dans  
votre nid.*

*IL coupe les racines des arbres De la  
cruauté et Redonne à tout corps de  
marbre Sa suprême volonté.*

*Mon poème n'a pas de prix Aux  
yeux des ignorants Ceux qui ignorent  
ont l'esprit Du maréchal ferrant.*

*Qui ferre ses chevaux de bois  
Connaît sa bien triste joie.*

youcef merahi

## UNION ET LUMIERE

*(Nous ne faisons que suivre le chemin tracé  
Et ce n'est pas sans le verbe que nous le poursuivons.)*

*Vague de lumière Tourbillons de  
couleurs Tout s'enchaîne et  
s'embrasse  
dans la joie. O  
le bonheur possible !*

*De rêve en rêve  
Le songe devient réalité  
N'est-ce pas le but suprême  
que nous recherchons ?*

*De la musique  
De ta vie  
Du guerrier à l'artiste  
La scène es. toute faite  
Et de parfaite harmonie.*

## LIBERE-TOI

*Debout, peuple fier, lève-toi  
Brise les chaînes qui l'oppressent  
Jette au loin le fardeau  
Qui te voûte le dos  
Rase les bastions de tous ces exploiters  
Ces bourgeois ces despotes ces sangsues  
Debout, peuple fier, lève-toi  
**TA CAUSE EST JUSTE  
TON IDEAL EST NOBLE...**  
Ce sont ceux des misérables  
De la populace cortège en hordes  
Des hors-la-loi des libérés  
Debout, peuple fier, lève-toi  
Le moment est arrivé de livrer bataille  
D'en finir avec les tyrans les bourreaux  
Il faut lutter  
Lutter ou mourir...  
Finir en finir avec les ténèbres  
L'esclavage les arrestations les prisons  
C'est une bataille pour la liberté !...  
Débout, peuple fier, lève-toi  
Libère-toi*

*Libère-toi des injures  
 des brimades  
 de l'aveugle exploitation Ta colère  
 gronde peuple fier — une colère d'ailleurs  
 légitime — Ta haine se déversera à flots  
 torrentueux Tu étoufferas l'injustice TU NE  
 VEUX PLUS VIVRE A GENOUX Relève-toi  
 donc debout peuple fier !... Bouge ta carcasse  
 débarasse-toi des puces Qui sucent  
 impunément ton sang Révolutionne tout  
 Pour l'égalité pour la liberté Ta Liberté  
 Peuple Fier !... Puis une aube nouvelle se  
 lèvera Un soleil réparateur séchera Le sang  
 versé pour la Liberté TA LIBERTE PEUPLE  
 FIER !... Et de là naîtra alors une société  
 Juste Egalitaire Idéale !...*

## VOLONTE ÎNEBRÂNIABE

*Puisse-je mourir de faim et de  
 soif.*

*Puisse-je être mis au cachot et  
 dormir par terre, Puisse-je être  
 écorché vif et supplicié sans  
 merci, Je ne cesserai de crier de  
 hurler*

*O LIBERTE. Je crierai  
 Liberté tant que me  
 restera un souffle de  
 vie J'écrirai Liberté avec  
 mes larmes et mon sang  
 avec mon chagrin et mon  
 deuil.*

*Je graverai Liberté  
 sur les murs de toutes les geôles*



*sur les troncs des arbres calcinés*  
*sur les ruines de nos maisons dynamitées*  
*Sur la cicatrice encore fraîche du bébé innocent*  
*sur la tombe du Martyr Inconnu.*  
*Tant que la mort*  
*dans ses rajfraîchissants rideaux*  
*ne m'aura pas pris*  
**MA VOLONTE SERA INEBRANLABLE**  
*Je crierai*  
*.le hurlerai O*  
**LIBERTE.**

## LA GUERRE

### 1

*La guerre*  
*C'est un président qui donne des ordres*  
*C'est un général et sa stratégie*  
*C'est des milliers d'hommes qui tuent*  
*C'est des milliers d'hommes qui meurent*  
*C'est des fusils et des canons, des chars et des avions*  
*C'est des agressions, des embuscades et des affrontements*  
*C'est des femmes qu'on viole, des enfants assassinés*  
*C'est un fils qui part, une mère qui pleure*  
*C'est des villes détruites, des forêts calcinées*  
*C'est la haine de la peur, la violence de la mort*  
*C'est un déploiement de forces, une course à la puissance*  
*C'est un déchaînement de passions*  
*C'est la misère des hommes*  
*C'est Je travail des hommes...*

### II

*La guerre...*  
*Est un paysage de cauchemar*  
*Semé de pics*  
*De falaises abruptes*  
*Follement découpées*  
*Inquiétantes.*  
*La guerre...*  
*Est un monstre*

.-lii.r darJs noircies de poudre  
Aux \ev.x injectés de sang.'  
LIX mille tenaciüles Porteuses de  
mort violente, t. -a guerre...  
Est un paysage de folie Oà le  
vrai devient faux •'.•à le brave  
devient lâche /: Jtt les **hommes s'**  
**entretuent** G li les innocents  
payent.

Kst un bombardier  
Qui **J argue** des tannes de bombes  
Qui rase tout sur son imssage  
Oui sente la Peur et la Mort.  
La guerre...  
Est"/:/? . Homme. d'Etat  
Assis confortablement sur son siège  
Il donne des ordres insensés  
Envoie des hommes au tombeau  
tie fait tuer lui-même.  
L » guerre. . .  
£;>! le symbole de fanatisme  
LA. **BETISE HUMAINE...**

## TE DEUM DE LA LIBERTE

*Je suis Poète Quand  
même et Malgré  
tout...*

*Mon poème est beauté  
Il est union Amour et  
Liberté.*

*Que là où est l'offense soit mis le pardon Que là où  
est la discorde soit mise l'union Que là où est la  
tristesse soit mise la joie Que là où est la haine soit  
mis l'amour Que là où sont les ténèbres soit mise la  
lumière Que là où est la mort soit mise la Vie..*

*Je suis Poète Quand même et Malgré tout...  
L'homme se "vampirise" Et se nourrit du  
sang de son semblable : L'humanité se  
déshumanise !...*

*Je suis Poète Quand  
même et Malgré  
tout...*

*Et pourquoi ces guerres absurdes Vision de  
cauchemars maculée de sang Intuition  
monstrueuse fléau de ce siècle*

*te deum de la liberté*

*El pourquoi cet homme qui tue  
meurt... Et pourquoi  
l'homme est-il à la fois si puissant  
si vertueux  
Et, aussi il tel point vil cruel,... Horreur / On emprisonne  
la Liberté ! Et pourquoi ces génocides qui engendrent d'autres  
génocides Sang sur sang corps sur corps hécatombe...*

*La Palestine ressuscitera de ses cendres Et  
hurlera :*

**TE DEUM DE LA LIBERTE.**

**belly annache**

## **MA LIBERTE**

*Un soir d'été c'est une illusion  
Un rêve, un mirage C'est  
une image dans l'inconscient Image  
furtive passant Sans même qu'on ait  
le temps D'y goûter savoureusement  
Un soir d'été c'est comme tout  
Un idéal, un espoir A travers la  
pluie, la terre, Les océans, les mers Mes yeux  
te sollicitent et te cherchent Mais toujours rien  
: Ce n'est pas toi Qui me réponds : C'est un  
vide éternel.  
Un soir d'été c'est une déception  
Un regret, un oubli inéluctable, le.  
veux m'envoler, quitter ce sol Cette terre aux  
spectacles horribles*

*Je veux te voir un jour Te parler, te  
toucher, te regarder Tu feras partie de  
mon existence Tu seras la perle de ma  
vie,*

*ma liberté*

*Un soir d'été*

*Un soir d'été c'est un délire onirique*

*Une exaltation, une frénésie...*

*Je voudrais me faire des ailes*

*M'accrocher aux nuages, au vent.*

*A la pluie, au soleil, aux étoiles*

*Pour arriver à toi comme un cadeau vivant*

*Et par la même, sortir enfin libre Des*

*griffes et des chaînes horribles Des*

*traditions et autres obligations Qui ne*

*privent de toi : Ma Liberté.*

*Un soir d'été c'est un plat de miel C'est*

*aussi un souvenir douloureux.*

## SOLITUDE

*Seule compagnie d'un corps en réflexion Seul*

*réconfort d'un cœur en exil*

*Solitude*

*Seule réconfort Tu me*

*ramènes l'amour Le souvenir d'un*

*avenir passé La réalité d'un rêve*

*concret*

*Solitude*

*Que faut-il faire ?*

*Je me bats seul contre, des vautours, Des*

*lions des monstres humains Je me bats*

*aujourd'hui, mais, demain. je perdrai*

*toutes mes forces, Tout espoir sera anéanti.*

*Solitude !*

*Faut-il s'abandonner*

*Faut-il s'attacher à la servitude ?*

*Mon corps est meurtri*

*Mon cœur est saignant, blessé.*

*Solitude ma compagnie ! Le ciel est gris, nuageux*

*: fait-il beau ? Les arbres fleuris accueillent fièrement*

*mon regard Le vent frais : Cette brise du soir Ramène*

*avec elle un appel...*

*Un appel plaintif, profondément ému.  
Solitude !*

*Tu es le désert, la mer, l'espace infini.,  
J'appelle, ma solitude, j'appelle  
Oui j'appelle la nostalgie  
J'appelle le souvenir d'un amour,  
D'un ciel gris, bleu... Vert !  
Solitude mon amie !  
Rends-moi mon voile blanc  
Pour voguer dans les mers insondables,  
Les océans, les deux, les airs...  
J'ai tout perdu, absolument :  
Et mon âme et mes souvenirs ;  
Que reste-t-il d'un être sans cœur ?  
D'un être sans espoir ?  
Sans avenir ?  
Je n'ai que toi : Solitude.*

## CAUCHEMAR

*Je contemple mon âme,  
Mon infortune misère.  
Mon existence...  
Par ma fenêtre ouverte,  
Je me vois fuir,  
je tombe, me relève et reprends la course...  
.Je fuis ma vie. mon existence ;  
Je fuis mon ombre et déserte ma solitude...  
Dans la glace,  
Il m'arrive même de m'oublier,  
De me confondre avec  
L'horreur  
La honte  
La cruauté  
L'injustice  
La tyrannie  
Tellement ma vie n'a plus de sens  
Je ne reconnais en moi  
Que des yeux hagards, mystérieux  
Etincelants de haine  
Dans lesquels brillent la colère et la désolation  
Il m'arrive de crier :  
Qui suis-je ?*

nadïa gasmi

## LE SOLITAIRE

*Qu'as-tu fait dans ta vie toi que voilà Toi  
qui semblés obsédé par une idée Et parais  
avoir l'âme si troublée Et pour lequel la  
vie s'envola !*

*Solitaire, les pensées ailleurs Le cœur  
assailli de secrètes douleurs Evitant,  
ignorant le reste du monde Tel celui qui a  
fait un acte immonde !*

*A la lueur d'un songe tu vis L'esprit  
hanté de soucis Tu attends et espères  
toujours Que la nuit cède la place au  
jour*

*L'espoir nourrit ton cœur meurtri  
L'absence à la souffrance s'allie Un  
jour tu annonceras ta victoire Et fier  
tu clamera ta gloire .'*

## LIBERTE

## ENFANT PALESTINIEN

*Un mot de sept lettres  
Un mot qui ne semble rien être  
Banal, sans importance  
Au premier abord sans signification  
Mais s'il était à peser  
Le poids en serait lourd  
La vie par lui change de cours  
Ce mot c'est liberté  
Pour lui que de morts  
Pour lui que de torts  
Tous, grands et petits te clament  
Liberté de toutes les âmes  
Liberté but suprême  
Unique solution  
Des peuples sous le poids de la colonisation  
Liberté que recherchent grands et petits  
Liberté cause de la mort d'innocents  
de la mort des enfants  
Liberté tu brûles en nous telle une flamme Qui  
nous pousse à la révolte A tout acte pur et  
bénévole Liberté, toujours liberté Aux yeux de  
tous nous te cherchons En dépit de tous nous te  
glorifierons.*

*Aujourd'hui enfant Palestinien  
Ce n'est plus de jouets que tu as besoin  
Mais des cimes que lu es toujours craintes  
Car les vieux sont épuisés  
Après avoir tout tenté  
Tu dois continuer dans la même voie  
Afin de ne plus vivre sous le poids  
De l'injustice, de la haine  
Du racisme, de la peine  
N'épargne par le vil ennemi  
Puisque jamais il ne t'a souri  
Puisque de toi il n'a point eu pitié  
Puisque de tes droits il t'a spolié  
Sois digne du drapeau que tu porteras  
De la grande lâche qu'on te confiera  
Tu es l'espoir des cœurs meurtris  
Tu es l'espoir des âmes asservies  
Lutte, continue dans ta lutte  
Afin d'atteindre ton unique but  
Celui de tant de pays colonisés  
Rétablis la grande paix  
Et que règne dans ton pays  
La liberté !*

madanî senoussi

## ATTENTE

*Alger  
rue de la liberté  
un marchand de cacahouettes  
des cigarettes et des allumettes  
un jeune cireur  
qui mâche du chewing-guni  
square port Saïd  
le chant des oiseaux  
sur un banc calciné  
par la foudre du hasard  
un homme et une bouteille  
jouant au bouche à bouche  
noyés  
dans des sentiments indéfinie  
et ces jeunes filles  
cadavres embaumés  
et ces jeunes garçons  
corps dénaturés  
bras dessus  
bras dessous  
et les cœurs unis  
par un tissu inconnu*



février ensoleillé un port nu  
 peuplé de morts aveugles et  
 sourds sans âme et sans cœur  
 propulsés par nos larmes et  
 ses bateaux insensibles par  
 nos pleurs et nos rires j'ai levé  
 ma tête vers un ciel déchiré  
 vers un ciel qui pleurait  
 comme une femme émigrée  
 comme un bébé abandonné  
 j'ai demandé  
 le temps qu'il faisait  
 l'heure qu'il était  
 il ne faisait  
 jamais trop mauvais  
 pour regarder ton image  
 disparaître dans les nuages  
 il n'était  
 jamais trop tard  
 pour vivre mes cauchemars  
 et mêler ton nom  
 aux chants des oiseaux  
 mon chemin est long  
 mon attente est plus longue  
 j'ai planté  
 dans la mer déçue  
 l'île de l'exil  
 j'ai semé  
 cl sur cette île  
 des rosés sans épines  
 quand l'éclipsé nous  
 surprendra

au cœur du silence  
 quand lucidité  
 épousera  
 franchise  
 quand nos bateaux las  
 se heurteront dans un fracas mortel  
 ressuscites  
 nous surgirons  
 tels des fantômes  
 du brouillard protecteur  
 sur cette île  
 que je t'offrirai  
 avec ses fruits exotiques  
 avec ses rosés érotiques  
 et ses sources de bonheur  
 et ses lacs d'amour.